

Note critique parue dans © *Europe*, octobre 2007, p. 349-350.

Stephen Romer, *Tribut*, traduit de l'anglais par Gilles Ortlieb, Paul de Roux & Valérie Rouzeau, Le Temps qu'il fait, 2007, 18€.

Pour que la vie soit supportable, elle doit être nourrie de littérature, de livres lus, de phrases sues par cœur, d'images ciselées, de poèmes récités en secret, de personnages romanesques élus pour miroirs et de maximes profondes en guise de viatiques. Pour que la littérature vive, elle doit être innervée d'instantanés qui passent, de regards échangés ou en allés, de sourires partagés ou de déchirures, d'êtres chéris ou perdus, d'objets choisis ou devenus pesants, d'événements heureux ou malheureux, de douleurs ou de joies, mais d'émotions et de concret, transfigurés, stylisés.

Cette équation est au cœur de la poésie de Stephen Romer, dont *Le Temps qu'il fait* publie le premier livre en traduction française, composé d'extraits de ses recueils anglais, *Idols* (1986), *Plato's Ladder* (1992) et *Tribute* (1998), auxquels s'ajoutent des textes d'anthologie (2001) et des poèmes récents inédits, tous sélectionnés par l'auteur. Les vers organisés en brèves strophes, souvent des distiques ou des tercets, vers libres, traversés par la prose du monde et du monde comme il va, sont toujours adressés à quelqu'un, enfant, ami, femme, maîtresse, passant(e), inconnu(e), lecteur/lectrice, en un dialogue silencieux du poète avec l'autre, les autres, fût-ce encore lui-même. Ce sont d'abord les œuvres et les écrivains auxquels il paie son *tribut*, exprimant sa reconnaissance, sa dette, pour tout ce qui l'a construit, tout ce qui l'a fait avancer, parfois jusqu'à ce sentiment d'absurdité, de mélancolie, métamorphosant l'artiste en une âme errante, qui se regarde toutefois du coin de l'œil avec beaucoup d'ironie. Car les choses les plus sérieuses, tout ce dont s'occupent la philosophie et la métaphysique, le Beau, le Bien, le Mal et la Vérité, méritent que l'on s'y arrête sérieusement *et* que l'on en sourie, en retrait, ravalant gaiement quelques larmes, celles qui creusent des rides infimes au coin des yeux, des griffures à peine visibles, ineffaçables pourtant. De sorte que rendre hommage aux aînés implique également s'en détacher, et aussi léger qu'un esquif de papier, le poème s'élance pour son aventure solitaire. N'est pas Kierkegaard qui veut pour élever un amour déchirant et banal jusqu'au sublime, « loin du désir ardent d'être avec elle tout le temps », n'est pas non plus Platon qui décide de « monter vers la sagesse » et « passer/de l'unique bien-aimée à l'amour en général ». De même, qui écrit, qui veut faire œuvre, accepte de

*Se mettre au travail, Idée de Venise,
d'une Sérénissime, d'un cristal taillé*

*qui éblouit l'imagination ;
ou d'une étendue*

laissée inexplorée tout un été

en intégrant la dimension d'échec probable, la rature éblouissante, l'horizon toujours plus reculé, comme si l'absolu convoité n'était au fond qu'un renoncement au possible.

Beaucoup de visages et de paysages en surimpression de ces pages, des voyages, en des provinces françaises, des pays d'Europe ou plus éloignés, des voyages et des divagations à quai, des souvenirs, des bribes de mémoire accompagnées du rappel vivace d'écrivains proches, aperçus dans le brouillard des jours, comme des frères d'armes. En Pologne, le *Héros* de Joyce reste le livre de chevet, Henry James a du sens à Rome, ailleurs, Dostoïevski ou Tolstoï, Diderot, Goethe, ou Proust, mais sans révérence paralysante, plutôt comme des

compagnons de route familiers. Il est remarquable que le poète choisisse pour alter ego de ce portrait en morceaux, de préférence des prosateurs, des philosophes et des grands romanciers, quand c'est plutôt à un John Keats moderne qu'il me fait penser, dans sa subtile corporalité, attaché au charnel et parfaitement dégagé. Toujours, en effet, les mots et la langue s'inscrivent dans le présent et l'expérience du promeneur, observateur du monde réel où le vide (ou la mort) est comme une faille nécessaire pour que s'engouffrent les idées et les désirs, même avec le désenchantement de celui qui *sait*, qui a *déjà vu*, voire *trop vécu*. Écrire, vivre, s'interroger sur ce qui nous tient debout signifie pareillement une attention au langage. Cela suppose une vigilance face aux significations fluctuantes, aux mensonges, erreurs d'appréciations, distorsions (de la conférence savante aux mendiants des trottoirs de l'Inde, quelle continuité ?), comme aux miracles qui quelquefois désaltèrent l'angoisse (le nom est l'âme de l'amoureuse tout entière convoquée dans les syllabes magiques murmurées ou pleurées). Le paradoxe du poème est de prendre en compte ce qui reflue des livres, ce qui ne peut y entrer, de même que l'amour en vrai est ce qui excède les souffrances éthérées de Werther ou la cristallisation romantique et qui, littéralement, *passé outre* : la courbe d'une épaule ou le battement d'une paupière, le grain d'une voix ou la désespérante beauté de la jeune fille quittée. « Nous sommes rarement ce que nous imaginons », notre histoire tient dans cette distance critique qui va du songe à l'espérance d'une réconciliation entre la matière et l'esprit, l'immédiat et l'infini. Stephen Romer pèse alors des moments précaires de notre destin, les choses les plus usagères, dans des balances translucides chimériques, avec des poids qui ne peuvent être exactement étalonnés, car même à un enfant

*Pas si facile d'expliquer
[l]a soif de fantômes et d'expiation*

pas si simple de faire comprendre qu'en aimant Eurydice « deux fois perdue », le poète sait

*qu'il n'est rien de si perdu ou dévasté
qui ne puisse renaître.*

Un charme singulier émane de ce livre anthologique, étranger au cœur d'un univers assimilé, celui d'un écrivain entre deux mondes, deux langues, ou deux imaginaires, du Nord au Sud de la Loire, outre-Manche et outre-terre, auquel les traducteurs offrent des *passages*, des glissements probables d'un idiome à l'autre, d'une rive à l'autre, d'un lieu habitable à une demeure longuement cherchée. La respiration du poème, le scintillement de la vie la plus frêle et la plus têtue, dans les interstices ou les intermittences du rêve, au cœur de l'existence la plus banale, la plus merveilleuse sinon.

CORINNE BAYLE